

**Bénédicte  
Soymier**

# **Le Mal-épris**

**roman**

**CALMANN  
LÉVY**

## PROLOGUE

J'ai écrit ta vie, Paul, comme je la connais, ton quotidien sur ces jours qui s'échappent, ce que tu affrontes, les regards et le reste, jusqu'à la bascule. J'ai raconté ce que j'ai vu et entendu, de toi ou d'un autre, un Paul, un mec, un homme, peu importe le nom, je t'ai écouté, côtoyant ta peine et la douleur des tiens, des silences, des paroles, parfois un flot qu'on ne peut interrompre. Ce sont des histoires qu'on me donne ; elles se ressemblent ou non, se répondent, se poursuivent, je les reçois et c'est la vie, Paul, tu sais, sans concession, du vrai, du trash, des pensées méprisables et l'inacceptable.

Les faits auraient pu être différents, étayés de mes espoirs, parfois édulcorés, parfois dramatisés, j'aurais pu raconter ce que j'ignore puisque je suis l'auteure, accuser ton passé, tirer des larmes et te faire plaindre. Mais Paul, je sais ce que tu es.

Je ne brode pas, c'est ton récit.  
Et rien ne t'excuse.

1

*« La laideur est supérieure à la beauté  
car elle dure plus longtemps. »*  
Serge Gainsbourg

Paul n'est pas beau.

Petit, maigre, le cheveu terne et rare, le nez long, il présente un physique ingrat que n'arrangent pas des tenues démodées, portées étriquées, du pantalon de velours côtelé, toujours beige ou gris, aux chemises de fin coton d'Égypte plaquées sur son torse. Le dos droit et les épaules tendues, il affiche une raideur malingre malgré des foulées allongées, l'allure cocasse, et des gestes si maniérés qu'il en est agaçant. Il est sec, c'est son aspect, sec et austère comme il aime le paraître ; ça le protège. Paul est souvent mal à l'aise. Ni hautain ni pédant, juste mal à l'aise.

Il sourit peu, gêné par des dents mal plantées, une incisive penchée vers l'autre et cette canine mal soignée lorsqu'il avait dix ans, dont l'émail maintenant jauni tire sur l'ocre, entre le brun et le cognac. Sourire illumine pourtant son regard, le plus beau du monde, d'un

bleu limpide presque gris, parsemé de paillettes d'or, vif et brillant, dont il module l'effet selon l'inspiration. Il en joue, plisse ou déplisse l'œil en mesure, rodé et appliqué, il compose et parvient à séduire lorsque la chance s'invite. Alors il ramasse. Il cueille, récolte et se goinfre des miettes laissées par eux, les beaux, ceux qu'il déteste ; ces beaux qui obtiennent avant lui, sans effort ou mérite, parce que leurs corps sont longs et leurs traits harmonieux, parce qu'ils ont des fossettes et des mèches travaillées, du vent, du rien, de l'apparence sans véritable fond. C'est injuste et douloureux, chaque jour, chaque heure, cette laideur portée en fardeau, la peau, une silhouette, des pieds à la figure, incongrue, elle pique et modèle l'humeur et les certitudes. *Évidemment, Paul, la souffrance n'appartient qu'aux moches !* Comment imaginer qu'il puisse en être autrement lorsque le quotidien résonne des rires et des insultes ? *T'as vu l'autre avec sa face de raie, cette sale gueule, va te cacher, va crever, avec ta tronche, y a qu'ça à faire, hé, le minable...* L'épreuve des cours d'école, de la rue, des transports – des coups ramassés dans l'ego jusqu'à croire en ces mots.

La blessure est profonde.

Paul encaisse.

Et se brise.

\*\*\*

Paul travaille à la Poste. Il gère l'agence d'une commune de sept mille habitants, connaît sa tâche et l'exécute avec zèle. La répétition le rassure ; le bureau vers la grande vitrine, ses crayons à droite, les imprimés à gauche. Le bon employé s'applique, soucieux du client, apprécié de ses collègues et décrit comme serviable. Il s'efforce d'être aimable, du mieux qu'il peut, salue, discute, évoque la pluie et le beau temps puis ravale sa colère face aux regards qui le heurtent, ces airs condescendants et les chuchotements, *il est laid, mal habillé*. Il entend. Se tait. Les déteste. L'exaspération monte et des plaques apparaissent sur ses bras et ses cuisses, il frotte, se gratte, s'agite, la tension le submerge, les gens l'ennuient. Ils se plaignent. De la météo, des impôts, des salaires, du coût de la vie, du travail et des patrons. Des plaintes, encore et toujours. Ils râlent. La vie les écorche, disent-ils, mais lui, que la vie lui fait-elle ? Pour peu, il irait s'installer sur une île déserte, loin de ces cons et des vacheries de l'existence. Parfois même, il voudrait que tout s'arrête. Ne plus rien entendre. Ne plus rien voir. S'il avait du courage... mais ce n'est pas si facile. Alors il tient, s'adapte et reste. Il rentre chez lui, rue

des Glycines, et se console dans le luxe d'un confort auquel il consacre son temps, un cocon, meublé avec soin, où il a préféré la qualité du bois massif aux kits bon marché, sans lésiner sur la dépense, et opté pour des matières nobles. Il est en vogue : du beau, du riche, du moderne.

Son appartement, un trois pièces au quatrième et dernier étage, se situe dans une petite résidence de standing entourée d'un parc et de nombreuses allées en gravier blanc. Les lieux sont calmes et, depuis dix ans, Paul s'y sent bien. Il connaît ses voisins, ne les côtoie pas, mais les apprécie. Tant que chacun reste chez soi, tout va bien.

En face vivent un jeune couple et leurs jumeaux âgés de quelques mois. Ils sont bruyants, le soir, quand se mêlent aux pleurs les jappements du teckel ; ça marche, ça court, ça crie, les portes claquent. Ils sont à cran, mais Paul sourit dans son refuge, heureux de percevoir la vie parce que, même s'il est un vieux garçon de quarante-cinq ans qui affectionne l'ordre et le silence, Paul aime le concept de la famille ; ce remue-ménage, les éclats et les sanglots, les rires aussi qui tintent à ses oreilles comme ceux d'Émilie ou de Rachel, ses sœurs, lorsqu'elles étaient petites, quand les parents les



laissaient seuls, le père au bistrot, la mère « on ne sait où ». Quand il gérait leur quotidien, leur subsistance et l'essentiel, mouchait la morve et nettoyait les culs, lui, l'aîné de la fratrie – deux sœurs, un frère –, responsabilisé trop tôt. Il s'en souvient sans s'attarder, à quoi bon ? Le pathos, les plaintes et les reproches ne riment à rien, ne réparent pas et ne rendent pas. N'a plus de sens que son présent, les visites de ses « petits », comme il les appelle encore, même si les corps sont grands, chacun marqué de traces, par la crasse et la misère, et cette loyauté à la con, ce silence imposé, perfide et délétère, qu'ils n'ont jamais rompu. Ils se souviennent mais tous se taisent. Paul les reçoit, le soir ou le week-end, avec ou sans enfants, pour un repas ou un café, quelques heures partagées auxquelles il tient plus que tout.

\*\*\*

Depuis quelques jours, le jeune couple s'agite.

Paul s'en inquiète. Ça n'augure rien de bon. Des cartons sortent de l'appartement, ficelés ou scotchés solidement, suivis d'un bric-à-brac entassé dans des caisses en plastique. Il n'ose demander mais sent qu'ils déménagent, probablement pour un logement plus spacieux, une

maisonnette peut-être, à la campagne, la ville, ce n'est pas bon pour les enfants, avec toute cette pollution, il comprend. Il aurait fait de même. Très certainement.

\*\*\*

Sur le balcon trône une large pancarte blanche sur laquelle les mots *À vendre* se détachent en rouge vif ; le couple est parti, leurs sacs et leurs cartons chargés dans un camion, les enfants sous le bras, laissant l'espace à l'incertitude – une angoisse pour Paul. Il guette par le judas les visiteurs, de potentiels acheteurs, leurs regards hésitants, leurs pas indécis, et imagine leur histoire : un divorce, une mutation, la vieillesse ou un deuil, des scénarios qu'il compose, attribuant à chacun une note, comme si son avis avait une quelconque importance. Un couple d'une cinquantaine d'années a d'ailleurs retenu son attention et l'emporte haut la main. La femme semble discrète et le mari... discret. Parfait !

Il espère.

Peut-être liera-t-il connaissance, ces gens ont l'air charmant, et sa sœur Émilie répète à l'envi qu'une vie se nourrit de rencontres – *Facile, tu sors de ta caverne* ; comme si c'était suffisant,

comme s'il pouvait soudainement devenir jovial et engageant.

Ne plus se méfier.

Peut-être essayera-t-il.

Mais ce n'est pas le couple qui emménage, c'est une femme seule, jeune, blonde au visage délicat et au sourire faible. Ses yeux sont rouges et gonflés. Paul s'imagine qu'elle est malheureuse, son amant l'aura quittée ou peut-être est-ce elle, lassée de le savoir marié. Il raconte et regarde. Ses traits tirés, sa fatigue, ses gestes lents presque résignés, elle s'installe et lui se délecte.

Les beaux ont aussi leurs déboires.

Il entend.

Chaque soir, elle pleure derrière leur mur mitoyen, au milieu des cartons qu'elle ne se décide pas à ouvrir, encore en transit, comme si elle pouvait remballer et partir ; une erreur à réparer, on rembobine, on rentre. Elle s'effondre dans le silence de cet appartement qu'elle n'a pas vraiment choisi, juste une bonne affaire dans un quartier calme proche de ses activités, loin de celui qu'elle évite, le moral en berne. Elle pleure sur sa vie, sur son chagrin, sur le fiasco ; elle tente de rebondir et mollit en quelques secondes. Elle aimait ce type.

Paul écoute, l'oreille collée à la cloison.

Des larmes de crocodile.

Elle est trop belle.

Il écoute et s'agace. Ces beaux n'affrontent rien ; insouciant et gâtés, ils pleurent sur leur injuste facilité à appréhender l'existence, pauvres nantis, suffisants et orgueilleux, des fourbes et des menteurs. Ça lui fait mal au bide, ces jérémiades, quand lui revient en tête ce à quoi il fait face. Lui doit se battre. Prouver qu'il a de la valeur, qu'il est sensible et humain derrière les apparences.

Lui.

Qu'il les déteste !

Cette nouvelle voisine pourtant l'interpelle. Bien que jolie, elle semble différente, ni arrogante ni insensible, presque touchante. Il en viendrait à la plaindre quand, le soir, les portes se tirent et les volets se ferment sur leurs solitudes. Il s'attendrit, même s'il peste ou qu'il se moque, bousculant ses certitudes, il s'énerve, cette fille l'intrigue. Mylène, elle se nomme, il a regardé sur la petite étiquette collée sous sa sonnette. Il fallait qu'il sache. Elle lui plaît, Mylène. Beaucoup. Elle est si raffinée et délicate, le geste posé, la grâce innée, belle, si belle. Ses mains sont fines – il les regarde lorsqu'elle insère la clé dans la serrure, l'exquis réseau de ses veines, sa peau qui rosit, la tension de ses

doigts crispés sur le verrou ; ils sont magnifiques. Et ses cheveux, si blonds, si longs, si lisses et soyeux. Et ses jambes élancées, légèrement irisées par le lait hydratant dont elle doit s'enduire. Parfumées sans doute. À la vanille ou à la rose. Il imagine, inspire, expire. Devine. Peut-être du jasmin. Il rêve, l'œil au judas, la main enroulée sur son sexe.

Chaque soir, chaque jour.

Il l'attend. Et se sermonne, ce n'est pas son genre d'être là, derrière une porte, à observer une femme, si belle soit-elle, en imaginant son odeur et sa peau, pas son genre de rêver à rencontrer l'amour dans un monde qui n'est pas le sien, il se sent con et honteux d'être con. Ça le retourne, cette envie d'un regard, qu'elle le voie, lui, le beau caché sous un mauvais costume, un clown pathétique qui voudrait bien sourire. Avec un peu de chance. Ou de patience. Il rêve. Espère. Et puis se ratatine, il sait bien que l'on rentre dans des cases, la communauté nous y colle : la catégorie sociale, la catégorie professionnelle, la catégorie physique, les maigres, les gros, les moches, les Kevin et les Brenda ; lui est coincé. Il en pleurerait.

Mylène est trop belle. Sensible et attachante. Il perd pied et ne peut résister. Il faut qu'il la voie et qu'il sache ce qu'elle fait, il note

chaque événement de son emploi du temps. Elle quitte son appartement à huit heures, à l'exception du mercredi et du week-end, et se rend sur le petit parking de la propriété où elle gare sa Twingo rouge. Elle part pour l'école primaire d'un village proche, à sept kilomètres, où elle enseigne à des élèves de CE2 depuis trois ans. Elle rentre à dix-sept heures précises, ouvre sa boîte aux lettres, d'où elle extirpe le courrier, monte les deux étages à pied, elle ne prend jamais l'ascenseur, puis s'enferme dans son appartement jusqu'au lendemain. Le mercredi, elle va faire ses courses à la supérette du coin, le matin. L'après-midi, elle se rend aux écuries Saint-Louis, où elle monte à cheval. Tous les week-ends, elle part. Elle ferme ses volets et quitte la résidence, pour une destination qu'il ignore, jusqu'au dimanche soir. Elle revient toujours vers vingt heures.

Paul s'est acheté un petit carnet bleu sur lequel il consigne ses départs, ses retours, ses rencontres, les mots qu'elle échange avec la voisine du dessus ou le locataire du dessous, ses tenues, ses coiffures. Il écrit ce qu'il aime et ce qu'il déteste, comme ses chaussures noires fermées par une boucle aux talons bien trop hauts pour une femme respectable. Il note, découpe, dessine et décore, et prend quelques photos avec son portable quand la lumière le

lui permet et que l'angle le cache. Il les colle avec une colle de grande qualité pour ne pas qu'elle tache et transperce le papier. Il hait les marques jaunes que peuvent laisser les bavures d'un travail bâclé. Lui, il faut que ce soit léché, sans fautes ou ratures, tracé à la règle et séché à son souffle. Une œuvre d'art. D'ailleurs il n'a pas lésiné pour l'achat du carnet. Il l'a choisi dans une grande papeterie, un truc ultra-doux, à la reliure dorée et au grain épais, du 100 g, le minimum pour un rendu soigné, presque professionnel, blanc de blanc. Son stylo est un Montblanc, l'encre est noire. Une folie qu'il s'est offerte exprès.

Paul aimerait lui parler.

Il réfléchit.

Il la connaît par cœur, colle et consigne, l'observe et la piste, s'arrange pour croiser son chemin, au supermarché, aux réunions de copropriétaires, sur le parking, en ville. Il lui sourit, l'approche, la regarde, mais ne dit rien, conscient de l'insistance de sa présence. Il ne se reconnaît plus, mesure l'incongruité de ses actes, se chapitre *in petto* et recommence inlassablement.

Il est obsédé.

Obsédé par Mylène.

[...]